

## LE SYSTÈME ÉCONOMIQUE CAPITALISTE

### Un système voué aux crises

Le thème de la crise est omniprésent dans le débat public depuis les années 1970, lorsque les pays exportateurs de pétrole ont multiplié par quatre le prix du baril de pétrole.

#### Références bibliographiques :

- Ernest Mandel, *Pourquoi je suis marxiste*, in ***Le marxisme d'Ernest Mandel***, PUF/Actuel Marx, 1999
- Pierre Ivorra, ***Pourquoi la crise actuelle est-elle « systémique » ?***, in *Économie & Politique*, n° 702-703 de janv-fév 2013 (1<sup>ère</sup> partie), n° 704-705 de mars-avril 2013 (2<sup>e</sup> partie), n° 706-707 de mai-juin 2013 (3<sup>e</sup> partie) et n° 708-709 de juillet-août 2013 (4<sup>e</sup> partie).
- Constantin Lopez, ***Une explication marxiste des crises du capitalisme***, in *Économie & Politique*, n° 774-775, janvier-février 2019 (conférence prononcée lors des universités d'été du PCF dans les années 2010)
- Jean-Claude Delaunay, ***Suraccumulation durable du capital et périodisation du capitalisme industriel***, site d'*Économie & Politique*, <https://www.economie-et-politique.org/2021/03/21/suraccumulation-durable-du-capital-et-periodisation-du-capitalisme-industriel/>
- Clément Chabanne, ***Depuis les années 1970, une crise structurelle non résolue ?***, in *Économie & Politique*, n° 810-811 de janv-fév 2022
- Thalia Denape, ***La suraccumulation et la dévalorisation du capital***, in *Économie & Politique*, n° 820-821 de nov-déc 2022 (conférence prononcée lors de l'université d'été du PCF de 2022)

Depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, le capitalisme est en proie à des ondes de croissance économique rapide<sup>1</sup> et à des ondes de croissance ralentie<sup>2</sup>. En 1978, Ernest Mandel repère sur la même période vingt années marquées par la crise économique<sup>3</sup>.

Conclusion de Mandel : « *[...] il est peu sérieux et peu scientifique d'expliquer un événement qui s'est produit vingt fois en 150 ans exclusivement ou principalement à partir de facteurs qui ne peuvent tout au plus expliquer que telle ou telle crise en particulier, et de refuser d'expliquer les causes générales des crises économiques capitalistes inhérentes au système* ».

Le capitalisme n'est toujours pas sorti de la longue phase de tendance à la dépression dans laquelle il est entré en 1967 ! Cela va bientôt faire 60 ans. Il faut comprendre comment une telle chose est possible. Mon objectif, aujourd'hui, est de me pencher sur les caractéristiques essentielles du système capitaliste qui le portent inéluctablement à la crise.

Je vais partir d'un bloc définitoire incontestable et incontesté : le capitalisme est le mode de production qui se caractérise 1) par la propriété privée des moyens de production et d'échange, 2) par la constitution d'un prolétariat dépourvu de toute propriété mis à part sa force de travail et condamné de ce fait au salariat, 3) par l'appropriation privée des produits

---

<sup>1</sup> 1848-1873, 1893-1913, 1948-1966.

<sup>2</sup> 1823-1847, 1874-1893, 1914-1939, 1967-...

<sup>3</sup> 1825, 1836, 1847, 1857, 1866, 1873, 1882, 1891, 1900, 1907, 1913, 1921, 1929, 1937, 1949, 1953, 1957, 1960, 1970 et 1974.

du travail des salariés et 4) par le règne généralisé de la marchandise (y compris pour la force de travail), de l'échange et de la concurrence<sup>4</sup>.

### **Plan :**

- I. Le règne absolu de la marchandise
- II. Un système économique régulé par le taux de profit
- III. La loi de la baisse tendancielle du taux de profit

## **I. L'essence du capitalisme : le règne absolu de la marchandise**

Le capitalisme est le mode de production qui a poussé le plus loin la logique marchande. Celle-ci a maintenant pénétré presque tous les domaines.

### **a) La production marchande simple (avant le capitalisme)**

Pour bien comprendre, il faut distinguer production marchande simple (économie naturelle ou primitive) et production marchande capitaliste (économie marchande). Penser la première nous aidera à mieux comprendre la seconde.

Dans une économie naturelle, les producteurs produisent des objets destinés à satisfaire leurs propres besoins. Par exemple, l'agriculteur qui travaille la terre va consommer sa propre production (autoconsommation) tout en fabriquant ses propres outils. Dans une économie marchande, au contraire, les produits que réalisent les producteurs sont destinés à

---

<sup>4</sup> Mandel précise : « *Ce sont ces caractéristiques structurelles qui définissent le caractère capitaliste de l'économie et de la société, et non pas les bas salaires, les producteurs réduits à la misère, les salariés dépourvus de pouvoir politique, ou la non-intervention de l'État dans l'économie* ».

l'échange. Ils sont vendus pour satisfaire les besoins de quelqu'un d'autre, et cette vente permet au vendeur d'acheter avec le produit de la vente des objets qui vont satisfaire ses propres besoins. Par exemple, pour se nourrir, un forgeron du Moyen-Âge doit d'abord vendre les outils qu'il a forgés. Marx décortique longuement tout cela dans *Le Capital* et en vient à distinguer la valeur d'usage et la valeur d'échange des objets.

La production naturelle, dit-il, est organisée autour de la production de **valeurs d'usage** qui correspondent directement aux besoins subjectifs des producteurs-consommateurs. Les échanges entre producteurs se font sous la forme d'échange de travaux.

Et dans la production marchande ?

La production marchande doit être vendue sur le marché, sur lequel se révèle sa **valeur d'échange** (son prix, qu'on peut exprimer par rapport à d'autres marchandises ou en monnaie). La production et la consommation sont séparées. Les échanges entre producteurs ne se font plus sous la forme d'échange de travaux mais sous la forme d'échange de marchandises.

Mais, l'échange marchand pose un autre problème, qui est la définition de ce qui est commun entre les marchandises et permet un échange entre équivalents.

Marx montre que ce qui est commun aux marchandises, c'est qu'elles ont nécessité une certaine dépense de travail pour être

[ produites. Derrière chaque marchandise, il y a un travail concret, spécifique.

Évidemment, toutes les unités de travail n'ont pas la même efficacité. Certaines consacrent plus de temps que d'autres à la réalisation du même objet. Est-ce qu'on va concéder à ces unités dépensières en temps de travail une valeur de leurs objets plus élevée ?

[ Non, bien sûr ! Marx montre que ce ne sont pas les temps de travail concrets des unités particulières qui servent de référence à la valeur des objets, mais le temps de travail socialement nécessaire, c'est-à-dire nécessaire en moyenne, au niveau de la société, pour produire les objets.

C'est sur la base de ce temps de travail socialement nécessaire (TTSN) que va être définie la valeur de la marchandise et que va s'exercer la concurrence.

[ Marx montre que la valeur d'échange (qui s'exprime au moment où la marchandise est portée sur le marché) tourne autour de la valeur telle qu'elle vient d'être définie (TTSN).

Cet écart entre valeur et valeur d'échange exprime l'influence de la valeur d'usage de la marchandise. Cette valeur d'usage peut se trouver appréciée si, pour une raison ou pour une autre, la marchandise est rare sur le marché, ou si elle a un rapport qualité-prix bien supérieur à la concurrence, ou pour toute autre raison ; inversement, elle peut être dépréciée si elle abonde, ou si elle subit la concurrence d'un produit dont

le rapport qualité-prix est plus intéressant, ou d'un produit plus perfectionné sans être plus cher, ou pour toute autre raison. Le marché révèle donc la contradiction interne à la marchandise entre valeur et valeur d'usage.

**Résumé-conclusion de I.a** : la généralisation de la production marchande dans le contexte de la propriété privée des moyens de production et d'échange peut conduire à un problème de coordination à l'échelle macro-économique. Il peut se faire que certains produits manquent ou, inversement, qu'ils soient surabondants. Une contradiction peut donc se faire jour entre le travail privé et le travail social, c'est-à-dire que les travaux privés réalisés dans les diverses unités de production peuvent ne pas recevoir l'onction de travail social, autrement dit de travail socialement utile. Dans ce cas, les travailleurs privés éparpillés dans les unités de production concernées ont travaillé en vain parce qu'ils n'ont pas réussi à faire valider socialement leur production sur le marché pour la raison qu'elle ne correspond pas aux besoins concrets du marché. Où l'on voit que le caractère privé des travaux recèle une source de blocage, à savoir que la production ne puisse être écoulée sur le marché. C'est alors la crise, à tout le moins un facteur de crise.

### b) La production marchande capitaliste<sup>5</sup>

Ce qui est nouveau avec la production marchande capitaliste, c'est que l'échange devient le moyen d'une accumulation d'argent, dont la possession devient un but en soi.

---

<sup>5</sup> Marx en situe les prémisses au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Mandel dit que « ***Le capital est une valeur qui engendre de la plus-value, c'est de l'argent à la recherche de plus d'argent, la poursuite de l'enrichissement devenue mobile dominant de l'activité économique*** ».

L'argent devient le moyen et l'objectif final de l'accumulation. Et le règne de la marchandise se radicalise puisque même la force de travail devient une marchandise. La séparation des producteurs aussi se radicalise.

On a vu tout à l'heure les effets de la séparation des artisans. Désormais, l'artisan travaillant à son compte est remplacé par le capitaliste, propriétaire des moyens de production et aussi acquéreur de la force de travail sur le marché du travail.

J'insiste sur ce thème de la radicalisation. Puisque le capitalisme repose sur la propriété privée des moyens de production, la production capitaliste est placée sous le signe d'une concurrence impitoyable et de l'anarchie de la production qui en découle. Chacun cherche à maximiser sa croissance et son profit sans égard vis-à-vis de l'économie dans son ensemble. La concurrence force à réduire les coûts de production pour survivre sur le marché. La réduction des coûts exige une extension constante de l'échelle de la production avec des machines toujours plus performantes et donc aussi toujours plus de capital. Au final, la course à l'accumulation conduit à l'aggravation incessante du taux d'exploitation de la force de travail.

Le capitalisme marque une étape de radicalisation sur la question de la monnaie également. Celle-ci s'impose comme « marchandise spéciale »

incontournable servant d'intermédiaire entre toutes les marchandises. Elle est à la fois unité de compte et réserve de valeur.

Supposons, par exemple, que je sois un producteur de blé et que je veuille vendre ma récolte à un producteur de fraises en échange de fraises. L'absence de la monnaie sera problématique :

- Car il sera difficile de déterminer combien de kilos de fraises vaut une tonne de blé, et ceci encore plus si je veux tenir compte de la saison, de la qualité et de la variété des fraises. L'unité de compte « fraises » est donc inappropriée.
- Autre problème : si je ne souhaite pas consommer toutes les fraises que j'ai acquises, il me faudra les échanger rapidement avant qu'elles ne pourrissent. Les fraises ne sont pas non plus une réserve de valeur.
- Enfin, il y a fort à parier, en raison de ces inconvénients, que les fraises ne soient tout simplement pas acceptées comme moyen de paiement. Nous voilà donc ramenés à notre point de départ (que nous n'avons quitté, à vrai dire, que par pure conjecture !).

La monnaie, elle, remplit ces trois fonctions : unité de compte, réserve de valeur et moyen de paiement. Elle facilite donc les échanges. Mais, elle pose d'autres problèmes : elle peut être retirée de la circulation (thésaurisée), ou créée ex-nihilo (crédit bancaire), c'est-à-dire être source de déséquilibres.

**Résumé-conclusion de I.b :** Le capitalisme étend le règne de la marchandise à tous les domaines, y compris la force de travail et la monnaie. En donnant pour but à la production l'accumulation d'argent, il la déconnecte des besoins, mais il permet un développement inédit des forces productives tout en accroissant le risque d'inadéquation entre production de valeurs d'échange et besoins concrets. Et ici se situe une autre source de blocage du capitalisme : l'écoulement des marchandises n'est pas garanti si les consommateurs auxquels elles sont destinées n'en ont pas besoin, ou s'ils n'ont pas les moyens de se les payer en raison de leur degré d'exploitation. C'est alors la sous-consommation et la surproduction.

Le capitalisme prête donc le flanc aux crises de deux manières :

- Par les échecs de la coordination marchande (« l'anarchie du marché »)
- Et par la surproduction liée à la sous-consommation des masses exploitées

Parvenu à ce stade, je vous renvoie à mes trois conférences sur le féodalisme d'il y a quelques mois. Elles complètent bien ce que je viens de dire.

## II. L'essence du capitalisme : un système économique régulé par le taux de profit

Mais, les explications des crises du capitalisme par l'anarchie des marchés ou par la sous-consommation n'expliquent pas tout. Pendant la période fordiste, les politiques keynésiennes mises en œuvre pour combattre ces deux défauts du système n'ont nullement empêché qu'il entre en crise à la fin des années 1960.

Il faut donc faire appel à une nouvelle notion, celle de taux de profit. Celui-ci est considéré par Marx comme le régulateur central du système capitaliste. Quand les perspectives de profit sont bonnes, les investisseurs affluent ; sinon, ils sont réticents.

Je rappelle d'où provient le profit, mais rapidement, puisque j'ai déjà abordé ce sujet l'an dernier, dans la 3<sup>e</sup> conférence sur le fétichisme. En langage simple, le profit est la différence entre le prix de vente d'une marchandise et son prix de revient.

En langage marxien, le profit est la partie de la plus-value créée par les travailleurs pendant le procès de production qui ne leur est pas versée. Quant à la plus-value, elle provient du fait que la force de travail a la particularité tout à fait spéciale (c'est sa valeur d'usage) de créer plus de valeur qu'elle n'en coûte pour être reproduite<sup>6</sup> (et de permettre à l'ouvrier de revenir embaucher

---

<sup>6</sup> La valeur d'usage de la force de travail est de créer plus de valeur qu'elle n'en coûte au cours de son utilisation.

le lendemain matin et tous les matins suivants). La force de travail coûte moins cher que ce qu'elle rapporte.

Et le taux de profit s'écrit comme suit :  $r = pI / (C + V)$ .

Exprimé dans la catégorie de temps :  $r = (TTT - TTSN)^7 / TTSN$ .

Exprimé dans la catégorie de capital :  $r = (A' - A) / A$ .

Il s'agit donc de maximiser la plus-value et le taux de profit "r". Les trois formules ci-dessus nous suggèrent des voies et moyens :

	$r = pI / (C+V)$	$r = (TTT-TTSN) / TTSN$	$r = (A'-A) / A$
<b>Maximiser les numérateurs</b>	<p><b>[A1]</b> Maximiser la plus-value (par l'augmentation du <b>temps de travail</b> [pI absolue] et/ou par l'augmentation de <b>l'efficacité du travail</b> [pI relative])</p> <p style="text-align: center;"><b>A1 = B1</b></p>	<p><b>[B1]</b> Maximiser la différence entre TTT et TTSN, c'est-à-dire le <b>surtravail</b> (par <u>l'augmentation de TTT</u> et/ou par la <u>diminution de TTSN</u>)</p> <p style="text-align: center;"><b>A1 = B1</b></p>	<p><b>[C1]</b> Maximiser la différence entre <b>capital final</b> (A') et <b>capital initial</b> (A)</p>
<b>Minimiser les dénominateurs</b>	<p><b>[A2]</b> Limiter l'avance de <b>capital constant</b> (C) et/ou de capital <u>variable</u> (V)</p> <p style="text-align: center;"><b>A2 = C2</b></p>	<p><b>[B2]</b> Limiter le <b>TTSN</b> (par <u>l'organisation du travail</u> et/ou le <u>progrès technique</u>)</p>	<p><b>[C2]</b> Limiter l'avance de capital A (C et/ou V)</p> <p style="text-align: center;"><b>A2 = C2</b></p>

La régulation par le taux de profit implique donc, quel que soit le côté par lequel on l'envisage, une augmentation du taux d'exploitation : peser sur l'emploi, sur le temps de travail, sur les salaires (et/ou sur les statuts), sur l'organisation du travail.

---

<sup>7</sup>  $TTT - TTSN = \text{surtravail}$ .

**Résumé-conclusion de II.** – Le taux de profit dépend donc des proportions respectives de la plus-value, du capital constant (C) et du capital variable (V). Il y a un lien entre la composition du capital et le taux de profit. Et nous allons voir dans la partie suivante qu'il y a un lien entre les stratégies que déploient les capitalistes pour augmenter le taux de profit et la tendance à la baisse de ce taux de profit.

### III. L'essence du capitalisme : la loi de la baisse tendancielle du taux de profit

Marx montre que la course au taux de profit le plus élevé possible et la soif d'accumulation de capital finissent par conduire, du côté du capital, à des situations de suraccumulation et, du côté des marchandises, à des situations de surproduction qui conduisent à la baisse du taux de profit.

Comment cela se passe-t-il ? Puisque seule la force de travail vivante produit de la valeur nouvelle et de la plus-value, et que la part du capital qui est dépensée pour l'achat de moyens de production morts<sup>8</sup> augmente, il y a une tendance à moyen et à long terme à la diminution du taux de profit moyen, c'est-à-dire du rapport entre la plus-value sociale totale et le capital social total.

Marx indique aussi que la loi de la baisse tendancielle du taux de profit se heurte à des causes qui contrecarrent la loi. Il ne s'appuie donc pas sur cette loi pour prophétiser un effondrement du capitalisme. Il analyse le jeu des tendances et des contre-tendances.

La suraccumulation trouve ses racines dans le processus que je viens de décrire, dans la façon dont les capitalistes font progresser la productivité, via l'accumulation de moyens de production matériels et le remplacement du travail vivant par du travail mort.

---

<sup>8</sup> Bâtiments, machines, matières premières, énergie.

Leur raisonnement étant : si j'arrive à économiser du temps de travail, je peux produire plus de marchandises, moins cher, et augmenter ma marge.

Le problème est que tous les capitalistes ont la même idée en même temps, accumulent des machines, licencient des travailleurs, inondent le marché avec les marchandises produites, ce qui ne peut que produire une tendance à la baisse des prix et empêcher finalement les capitalistes de rehausser leurs marges.

La baisse du taux de profit est encore aggravée par les politiques relatives à la force de travail :

- Les embauches sont limitées au strict minimum pour empêcher l'augmentation des salaires et même les faire tendre vers le coût de la simple reproduction de la force de travail, ce qui comprime la consommation et donc les débouchés des capitalistes.
- Mais, ce schéma est redoublé à la moindre vague d'expansion :
  - D'une part, la pénurie relative de main-d'œuvre pousse les salaires à la hausse ;
  - D'autre part, la hausse des salaires incite les capitalistes, une nouvelle fois, à remplacer le travail vivant par du travail mort, ce qui accroît les risques de suraccumulation de capital.

Le résultat de tout cela est que le rapport  $C/V^9$  augmente, et comme seul le travail vivant est créateur de plus-value, le taux de profit diminue. À un moment donné, cette évolution conduit à un blocage de

---

<sup>9</sup> Composition organique du capital.

l'accumulation car non seulement les marchandises ne se vendent pas à un prix rémunérateur, mais, en outre, les perspectives de profit sont dégradées. La solution est une dévalorisation du capital, qui, schématiquement, peut prendre trois formes : la mise en sommeil du capital, la mise en fonctionnement avec un taux de profit réduit ou la destruction de capital.

Cette dévalorisation d'une partie du capital permet une remontée du taux de profit qui ouvre la voie à ...un nouveau cycle d'accumulation.

**Résumé-conclusion de III.** – En raison de la concurrence qu'ils se livrent, les capitalistes sont poussés à économiser au maximum le travail vivant et à accumuler toujours plus de moyens de production matériels pour accroître la productivité, tout en comprimant les dépenses destinées à rémunérer la main-d'œuvre. Cela est à l'origine d'excès périodiques d'investissement qui ne peuvent se réaliser à un taux de profit satisfaisant pour les capitalistes. La dévalorisation d'une partie du capital devient alors inévitable. Marx note que les crises de surproduction apparaissent périodiquement et les relie au cycle industriel. La destruction du capital excédentaire en fin de cycle autorise la relance d'un nouveau cycle d'accumulation, mais ce dernier repart sans que rien n'ait été changé dans le système, de sorte que la suraccumulation/surproduction finit par se manifester et, derrière elle, la nécessaire dévalorisation, et ainsi de suite...